

les travestis

Kallima sur un corps :
toile, idole

SEVERO SARDUY



I Kallima



LUCIANO CASTELLI

Papillon indonésien : dès que posé sur un arbuste - chaque variété a le « sien » - , il entame sa conversion : des appendices, qu'un savoir génétique « destine » au mirage, s'immobilisent en pétioles; les ailes supérieures, déjà lancéolées, en feuilles : une nervure médiane les traverse; des plaques sombres ou transparentes, mates ou luisantes, lisses ou granuleuses, rugueuses, s'organisent des deux côtés de l'axe. Fixité. Ou bien, balancement léger, oscillation, va-et-vient presque imperceptible : celui du vent.

Le simulacre, à ce point, est réalisé, le change donné. Ce déguisement aurait suffi : aucun oiseau fût-ce le plus perspicace, ne s'en désillusionnerait, aucun serpent : posé sur la tige, symétrique de la vraie feuille - tentation, déjà, d'écrire ce dernier *vrai* entre guillemets - , le théâtre de la dissimulation s'est accompli : représentation de l'invisibilité.

Or, ils - le théâtre, l'insecte - vont plus loin. La feuille, telle quelle, ne suffit pas : des ailes vont émaner, suinter - image en accéléré, dérisoire de la « patience » d'un mur - des taches minuscules, grisâtres, comme celles que, sur les feuilles, dessine la lèpre d'un lichen. Mimer jusqu'à la dépense de mort : feuilles malades, anémiques, échancreées, moisis, barrées de ces cicatrices transparentes que laissent les insectes prédateurs, et que suture un minutieux travail de nacre.

Davantage : des taches noires, imitant les fientes de chenille; ou blanches : un excrément d'oiseau à demi effacé par la pluie. Supplément inutile : des trous ou « fenêtres » aux élytres-feuilles, qui ne sont visibles qu'en cours de vol, juste quand il est superflu de ressembler à une feuille. Déploiement parfois fatal de l'excès dans la mécanique de la simulation : « les Chenilles arpenteuses simulent si bien les pousses d'un arbuste que les horticulteurs les taillent avec un sécateur; le cas des Phyllies est encore plus misérable : elles se broutent entre elles, se prenant pour de véritables feuilles. »

Mouvement, donc, d'excès, de faste, d'inutile : même sur des ailes non comestibles apparaissent des motifs concentriques, yeux de paon, pupilles ou marbrures effrayantes : tout un registre de menaces venimeuses ou létales. Dessins baroques ou manierés, d'une densité compulsive ou hypnotique. Mise en page d'un graphisme éphémère, indéchiffrable. Loi du gaspillage.

Ainsi des travestis : il serait trop commode, ou candide, de réduire leur performance au simple simulacre, à un fétichisme d'inversion : ne pas être perçu comme homme, devenir parfaite de femme. Leur quête, leur compulsion d'ornement, leur exigence de luxe, va plus loin. La femme, en fait, n'est pas la limite où s'arrête la simulation. *Hyper-telos* : ils vont par-delà leur fin : vers l'absolu d'une image abstraite, religieuse en somme, icône, mortelle. De là que - allez voir au Carrousel - les femmes les imitent.

Hyper-femme - disait Gallia, un travesti - : Phantasme - répondait Lacan - : s'il s'agit d'être (toute) la femme, quand la femme n'est justement que de n'être pas toute.

Rattacher le travail corporel des travestis à la simple manie cosmétique, à l'effémination ou à l'homosexualité est également ingénue : ce ne sont là que les frontières apparentes d'une métamorphose sans limites, son écran « naturel ».

Détail subsidiaire : le papillon javanais dont il a été question tout à l'heure inscrit dans l'état civil selon ses variétés - *Inachis* ou *Parallecta* -, est connu, plus populairement, sous un beau nom pour travesti : *Kallima*.

II Sur un corps

Des marches poreuses descendent jusqu'à l'eau où les fidèles, un pot de cuivre à la main, accomplissent les ablutions rituelles. Sous des parasols d'osier cerclés d'inscriptions vermillon, les saddhus se mettent au travail. Derrière, aux murs de palaces victoriens, sur le temple des singes, d'autres inscriptions : mots d'ordre fauilles et marteaux. Lueur des premiers bûchers sur la rive. Les chiens viennent flairer les draps tachés par les pustules. A l'aide d'un pinceau très fin, d'une poudre noire qu'on mélange à l'eau et d'un vanity-case qu'ils manient avec adresse - je les avais pris pour des folles -, les saddhus donneront corps à leur texte. Dès l'aube, comme un écrivain fécond ou entêté, sur une estrade en bois, reste d'un enseignement ou d'un spectacle, le saddhu entreprend son travail de copie. Les lettres d'un vieux manuscrit, usé par les mains et la mousson, vont passer, de l'espace inanimé et plat de la page, à la topologie mouvante du corps. Sur le crâne rasé, dans les oreilles, sur les paupières, sur la bouche et le gland, comme si l'écriture suturait les orifices, fermant le corps à l'écoute extérieure, vont s'aligner les caractères sanscrits.

Exercice sans défaillance : il s'agit de sauver sa peau. Non par le sacrifice ou l'oblation, non par la chute, mais par l'insertion dans un ordre textuel - celui des Vedas -, à quoi le corps se noue, pris dans la maille de l'écriture.

Le mimétisme efface les bords, dissout le corps dans l'espace qui l'entoure, l'assimile et le rend transparent sur son support; l'écriture corporelle le remarque, le signalise, le détache comme objet chiffré appartenant au langage, le pose à part de tout - hommes et choses - ce qui l'entoure. Le mimétisme, en fixant l'animal, en l'identifiant au végétal, le fait descendre d'un cran; l'écriture corporelle, en dessinant la lettre morte sur la peau mobile, situe l'homme au faite de ses attributs, dans le règne du symbole.

Passion cosmétique - comme chez les travestis occidentaux - mais à condition de redonner à ce mot le sens qu'il avait en grec : à dériver de cosmos.



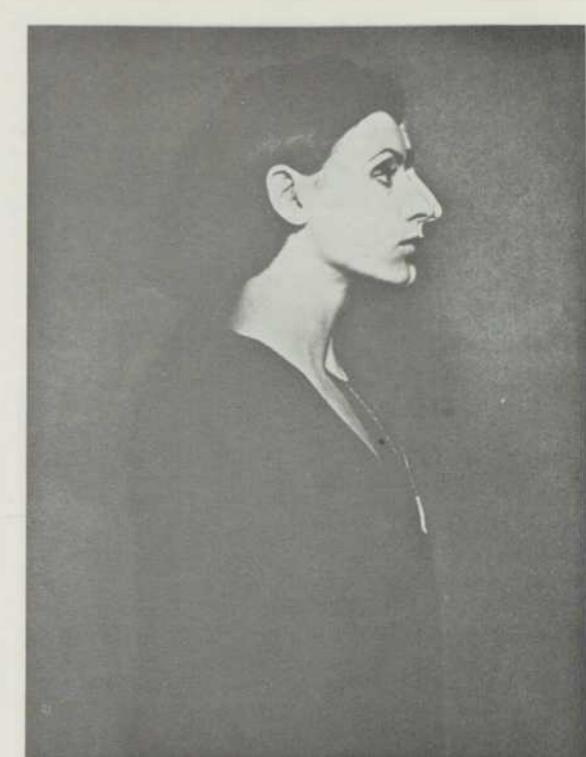
Les hommes fabuleuses. Photos de Tamama, à la FNAC

LUCIANO CASTELLI
III Toile

URS LÜTHI. Autoportrait avec Ecky. 1973



Idols (album de G. Larraín, ed. Ralph Gibson)

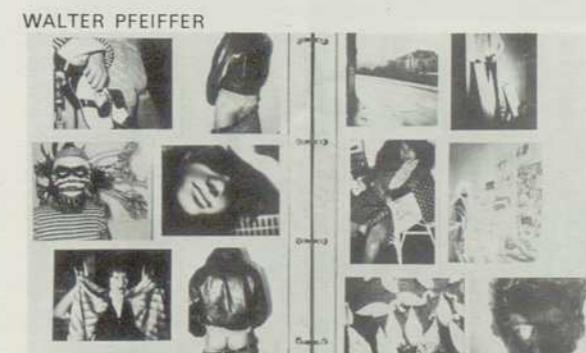
URS LÜTHI. Mon visage derrière le visage de Ecky. 1973
IV Idole

« We dress for own pleasure and get off on each other. It's our own small world; within it we understand and are understood - and we do what we want. When we put on our clothes, we feel free. « If other people want to share in our joy and freedom, they're welcome too. There's strength and self-confidence in the way I dress. « Suddenly I don't feel ugly anymore. »

Gilles Larraín, *Idols*.

Ferme les fenêtres. Que le nacre des lampes filtre le jour. Dans le coffre, le reste du hasch. Le même disque : Oumm Kaltoum. Ferme les fenêtres. Enfermés. Nus. Seuls. Que le nacre des lampes filtre le jour. Mets ton costume lamé miroir marlène perruque platiné vague qui tombent; souris. Les lèvres plus rouges. Davantage de paillettes noires sur les bords. Sur le front, saignantes, des plumes de faisans. Aux commissures des paupières, deux brillants. De minuscules pierres vertes, mauves, traçant des arcs, fleurs héroïques, incrustées dans les paupières, autour du nez. Approche. Que le nacre des lampes filtre le jour. Des plaques d'or, très fines, sur les yeux. Le même disque. Deux grands papillons humides, aux ailes noires. Ferme les fenêtres. Approche. Que le nacre des lampes filtre le jour. Enfermés. Nus. We don't feel ugly anymore.

J'ai piqué les caractéristiques de Kallima à Roger Caillois - *Le Mythe et l'Homme*, Mimétisme et Psychasténie Légendaire, in *Idées/Gallimard* - ; la différence analytique entre travesti et transsexuel à M. Safouan, *Etudes sur l'Oedipe*, Seuil; l'Hyper-femme, de Gallia, à une émission de l'Atelier de Crédit Radiophonique « Etre mâle, sans savoir qu'en faire. »



WALTER PFEIFFER



MICHEL JOURNIAC. Piège pour un travesti. 1972 (gal. Stadler, Paris)



RITA HAYWORTH